

« *Tout est dit [...] la poésie est sauvée.* »

Il n'est aucun écrivain du romantisme ou héritier du romantisme qui n'ait été peu ou prou influencé par Rousseau et qui n'ait travaillé dans au moins l'un des horizons que celui-ci a grand ouverts. Les fils du Citoyen de Genève sont innombrables, et parmi eux se trouvent quelques-uns des poètes dont Bonnefoy n'a pas cessé de se nourrir : Nerval, Guérin, Rimbaud, Laforgue, Breton, et bien d'autres. La pénétration de Rousseau dans la conscience poétique moderne est si profonde, et les postulations et les idées dont il a impressionné l'Europe sont si enracinées chez ses descendants, qu'il est impossible d'en mesurer exactement l'effet, mais assez facile d'au moins en repérer les traces. Il n'est que normal qu'un grand écrivain de notre temps soit un héritier de Rousseau, puisque même les plus résolus adversaires de celui-ci, à commencer par Baudelaire, sont intimement tributaires de ce qu'il leur a opposé. Et ce ne sont pas les penseurs dont l'influence sur la poésie du XXème siècle fut immense qui auront réduit cette autorité de l'*Émile*, des *Confessions* ou des *Rêveries du promeneur solitaire*, bien au contraire. Depuis que Kant, qui travaillait devant un portrait de Rousseau, a transposé la différence entre « l'homme de nature » et « l'homme de société » en celle qu'il a formulée, du « transcendantal » et de l'« empirique », ce sont ensuite Schopenhauer (d'ailleurs expressément rousseauiste en sa morale) qui a repris cette structure dans sa grande opposition de la « volonté » à la « représentation », puis Nietzsche, malgré qu'il en eût, qui l'a reconduite dans sa dualité de la « vie » et de l'« histoire », et enfin Freud qui l'a rejouée dans sa topique de l'« inconscient » et du « conscient ». Et en France, pour augmenter encore cette domination intellectuelle, il y eut en outre, et spécialement dans la génération de Bonnefoy, la pénétration du bergsonisme, philosophie presque d'état (le professeur de Bonnefoy en classe de philosophie était un fervent disciple de Bergson) qui opposait selon le même schéma venu de Rousseau la « durée » à l'« espace », qu'on retrouve aussi chez Proust sous la distinction entre « moi profond » et « moi

mondain»<sup>1</sup>. Que Bonnefoy lui aussi, comme ses ancêtres et ses pairs, fût un descendant de Rousseau, comme n'avait pas pu ne pas l'être Chateaubriand dont il revendiquait l'héritage, comme l'avait été Alain-Fournier dont il aimait infiniment *Le grand Meaulnes*, et comme Rimbaud lui-même<sup>2</sup>, ce n'était qu'inévitable.

Mais c'est sur ce rapport à Rimbaud qu'il est loisible de commencer l'esquisse d'un ouvrage futur, d'un *Bonnefoy et Rousseau* dont les comparaisons conduiront au cœur des deux œuvres. Car un entretien de *L'Inachevable* l'assure avec la certitude des reconnaissances familières : « Rimbaud, ce disciple de Rousseau »<sup>3</sup>.

Pareille proposition ne témoigne pas seulement de la fréquentation des livres dans lesquels cette filiation a déjà été dite<sup>4</sup>, elle synthétise le point de vue qui a été celui de Bonnefoy dans son *Rimbaud par lui-même*. Car il est notable que cet essai relativise ce qui chez Rimbaud relève de la voyance, de la prophétie et de l'utopie surnaturaliste, et qu'il tienne pour adjacente la passion rimbaldienne pour les entrevues d'inconnu, pour l'au-delà, pour ce qui n'est pas d'ici, cependant qu'il en retient surtout le rapport entre la vocation et les journées d'enfance, le lien avec la mère, et la nostalgie. Bonnefoy a lu Rimbaud sous l'horizon de Rousseau. Et il se peut que, sous ce même horizon, il ait dû à cette lecture rousseauiste de Rimbaud toute une part de son interprétation de Baudelaire. Quand il voit dans celui-ci le mouvement même de ce qu'il appelle la « poésie » — le renoncement au moins possible à la mélancolie et à la gnose — il le tient pour virtuellement émancipé, ou émancipable, de ses idées pourtant le plus intimes, de son idée surtout du péché

---

<sup>1</sup> Nombreux sont les thèmes communs à Bonnefoy et à Bergson, à commencer par cette critique de l'« espace » (voir par exemple « Un début d'écriture », *Traité du pianiste*, 2008, p. 89, mais aussi dès le commencement de l'œuvre : « L'Éclairage objectif », *Ibid.*, p. 142). On n'oublie pas l'immense admiration que Jean Wahl, le maître de Bonnefoy, avait pour Bergson. Et celui-ci est cité dans la préface du *Traité du pianiste*, p. 10. Voir Patrick Werly, *Yves Bonnefoy et l'avenir du divin*, Hermann, 2017, p. 78-79.

<sup>2</sup> Sur Chateaubriand, voir *Poésie et architecture*, 2001, p. 40 ; d'Alain-Fournier voir *Le grand Meaulnes*, Folio, 2009, p. 129 : « Les jeudis matins, chacun de nous installé sur le bureau d'une des deux salles de classe, nous lisions Rousseau et Paul-Louis Courier que nous avions dénichés dans les placards... » ; et de Rimbaud la lettre de mai 1873 à Delahaye : « Ô nature, ô ma mère », citation des *Confessions*, XII, in *O.C. I*, Pléiade, 1959, p. 644.

<sup>3</sup> *L'Inachevable*, 2010, p. 171.

<sup>4</sup> En particulier par Ernest Delahaye, *Rimbaud, l'artiste et l'être moral*, Messein, 1923, p. 107-117 et 128-129 ; et par Marc Eigeldinger, *Mythologie et intertextualité*, Slatkine, 1987, p. 142-155, qui cite ce mot de Delahaye : « Rimbaud, ce frère de Rousseau » (p. 142). Voir aussi Fr. Eigeldinger et A. Legendre, *Delahaye, témoin de Rimbaud*, La Baconnière, 1974, en particulier p. 284 et 297-300.

originel, qui alimente son incrimination du monde et de la « nature » : mais à le purifier ainsi de ses croyances revendiquées, il le simplifie quelque peu, oublie assez son anti-rousseauisme, et l'identifie à l'appel de la *réalité ruguense* — et voici un Baudelaire disciple d'un Rimbaud disciple de Rousseau...

Nul doute, en tout cas, que la dette de Bonnefoy à l'égard de Rousseau a été grande, lors même qu'elle n'a pas été explicitée par une réflexion articulée, et peut-être eût-elle été moins grande si elle avait été davantage réfléchie. Les remarques suivantes chercheront à en suggérer l'importance par des rapprochements entre les deux œuvres, qui seront non pas seulement de thèmes communs, mais de structures intellectuelles, de présuppositions et d'intentions partagées.

D'abord, il faut souligner que la description de la subjectivité par Bonnefoy, qu'il n'a cessé de déclarer rimbaldienne, est de part en part un legs du rousseauisme<sup>5</sup>. Le « *Je et un autre* » de Rimbaud, que Bonnefoy a fait sien, et qu'il a déployé selon une terminologie scrupuleuse, où le mot « moi » désigne ce qui advient à la subjectivité quand elle est capturée par l'empire de la langue, constituée par les « concepts », alors que le mot « je » désigne, quant à lui, la subjectivité émancipée de son « moi », rendue à sa vertu de simplicité native dans son rapport à soi et au monde, ce « *Je est un autre* » ainsi interprété relance la pensée la plus profonde du rousseauisme. Rousseau décrivant la subjectivité oppose, comme on sait, « l'amour de soi » (qui désigne le sentiment originaire de l'homme de nature, de l'homme simple, présent à soi-même comme aux autres, et qui associe à sa pitié pour autrui sa persévérance dans son être) à « l'amour-propre » (qui désigne le souci *dé-naturé* de se préférer aux autres, la honte et l'orgueil de se distinguer de ses concurrents, et d'idolâtrer son paraître socialement constitué). Le « moi » de Bonnefoy nomme ainsi ce que Rousseau appelait l'amour-propre ; et le « je » de Bonnefoy et de Rimbaud nomme ce qu'il appelait l'amour de soi. Or sur la base de cette idée première, sur ce fondement identique de la subjectivité ainsi pensée, s'érige chez Bonnefoy comme chez Rousseau une doctrine très profonde, la doctrine du grand partage entre nature et histoire.

---

<sup>5</sup> Ce mot de *rousseauisme* ne s'entend pas ici comme on ne l'a que trop entendu au XIX<sup>e</sup> siècle, ni comme l'entend encore souvent le préjugé scolaire d'aujourd'hui. Le rousseauisme a été dégagé de l'œuvre elle-même et soustrait aux lectures superficielles par l'admirable travail des grands lecteurs depuis Cassirer.

De même que Rousseau a pensé la naissance de l'histoire comme dénaturation, comme cette *chute* — sans péché mais non sans illusion — par laquelle l'homme de nature ayant abdiqué son amour de soi pour son amour-propre, s'est aliéné aux violences de l'appropriation, aux miroitements de la vie sociale et aux corruptions de la facticité, de même Bonnefoy a pensé la naissance de la conscience réfléchie comme une *chute* — sans péché mais tout aussi catastrophique — par laquelle, après les saisons de l'éternelle enfance, l'individu comme l'histoire passe au conceptuel (« cette chute, en somme »<sup>6</sup>), abdique son origine d'avant le langage (quand « mourir était vie encore »<sup>7</sup>) et offusque tout rapport immédiat à l'immédiat — toute présence pleine à l'Un — par l'extériorité des notions parcellaires. Qu'on relise les *Entretiens*, on y retrouvera presque exactement la leçon du deuxième *Discours* de Rousseau : « à mesure que s'accroît à travers les siècles l'écart entre notre origine dans la nature et notre appartenance à l'Histoire [...] on peut dire que les mots ont été la chute »<sup>8</sup>. Et de même que Jean-Jacques a préservé en lui la simplicité originelle qui sert d'idéal régulateur à son espoir politique, et qu'il est assez resté un homme de nature pour que soit conservée la mémoire de celle-ci jusque dans l'histoire dénaturée, de même, selon Bonnefoy, les poètes préservent jusque dans la langue qui les aliène la mémoire d'une « langue adamique », la conscience de l'origine perdue et cette « conscience d'avant la chute [...] comme un langage encore, simplement vécu d'une façon mystérieusement plus ouverte, plus intuitive, ce qui fait de cet autre usage une possibilité qu'on espère revivifier, dans quelque avenir »<sup>9</sup>. Le même espoir qui ne renonce pas, repose chez Bonnefoy comme chez Rousseau sur la même intuition d'un *amont* de l'histoire ; et la même interprétation de celle-ci comme *palimpseste* susceptible d'être désécrivé, fournit ici et là la même justification du même projet — nommé *politique* par l'un, *poétique* par l'autre —, l'un et l'autre visant identiquement la refondation d'une communauté désaliénée, où chaque conscience

---

<sup>6</sup> *Traité du pianiste, op. cit.*, p. 22.

<sup>7</sup> *Entretiens sur la poésie*, 1990, p. 312.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 312

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 313.

sera rendue à son « je », ou à son « amour de soi », à « l'Un », ou à « la nature », à la plénitude de la « présence », qui est aussi le retour au « simple »<sup>10</sup>.

Or le *simple*, cette notion et cette expérience sur lesquelles Michèle Finck a eu raison de bâtir son beau livre<sup>11</sup>, est aussi un héritage de la pensée de Rousseau dans celle de Bonnefoy. Et le *retour*, de même, auquel souvent Bonnefoy est tenté d'identifier la vocation de la « poésie ». Par exemple, à Friedhelm Kemp son traducteur en allemand, qui lui demandait au sujet d'un poème d'*Hier régnerait désert* : « Verriez-vous un obstacle à ce que je rende : *plus simplement* par : *plus purement* ? », Bonnefoy répondit : « Non. J'essaie de donner un sens nouveau au mot *simple*, qui signifierait l'état de l'homme rendu à sa pureté d'existence et de nature, justement. »<sup>12</sup>

L'intention de rendre l'homme à sa pureté *de nature*, de « retrouver ce qui est sous ce qui fait signe »<sup>13</sup>, de ré-entendre « le silence où est la chose terrestre avant le dire »<sup>14</sup>, est ce même rêve « d'un retour à un grand et simple réel »<sup>15</sup> que Rousseau n'a jamais cessé d'exalter. D'où aussi la même axiomatique partagée par les deux auteurs quand ils s'expriment sur l'état social qui leur est contemporain : leur valorisation des peuples du matin, de l'artisanat, de ce qui témoigne de l'enfance de l'histoire, celle aussi de la pastorale, et inversement leur incrimination, parfois, de la technique, et, souvent, des concepts ou des objets identiques à des concepts, et leur commune critique non de la science mais du scientisme, non de la raison, qu'ils desservent tous deux, mais du rationalisme buté, non de la philosophie mais du philosophisme. Ainsi, quand Rousseau voudrait pouvoir penser comme pense le flux de l'eau (dans la Cinquième promenade des *Rêveries*), Bonnefoy ne peut que l'admirer sans réserve :

« Écoutons-le, c'est le moment décisif des *Rêveries du promeneur solitaire* : “Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient au mouvement interne que la rêverie éteignait en moi.” Tout est dit, dans

---

<sup>10</sup> Sur l'histoire palimpseste, voir « Le palimpseste et l'ardoise » dans *La poésie et la gnose*, 2016, où, par exemple, on pourrait adopter les pages 67-68 pour un parfait commentaire de la Chanson de la tante Suzon au premier livre des *Confessions*. Sur la question de la communauté, voir J. E. Jackson, *À la souche obscure des rêves*, 1993, p. 32, et Patrick Werly, *Yves Bonnefoy et l'avenir du divin*, 2017, p. 89 sq.

<sup>11</sup> Yves Bonnefoy, *Le simple et le sens*, José Corti, 1989.

<sup>12</sup> In *Korrespondenz Yves Bonnefoy / Friedhelm Kemp*, Deutsches Literatur Archiv, Marbach. La question portait sur le poème « *Tu sauras qu'un oiseau a parlé...* »

<sup>13</sup> « L'invention de Balthus », *L'Improbable*, Folio Essais, 1992, p. 41.

<sup>14</sup> « Sur de grands cercles de pierre », *Rue Traversière*, « Poésie / Gallimard », 1992, p. 177-178.

<sup>15</sup> Yves Bonnefoy. *Livres et documents*, Bibliothèque Nationale, 1992, p. 40-41.

ces quelques mots. La profondeur infinie, la voici soudain perceptible, la poésie est sauvée. »<sup>16</sup>

Et quand le poète, à son tour, veut pouvoir penser « comme un arbre pense »<sup>17</sup>, nous croyons quant à nous entendre Rousseau l'admirer de la même manière, et nous assurer pareillement : *tout est dit, la nature infinie la voici retrouvée, la simplicité est sauvée.*

On ne peut guère encore, mais à la faveur d'un *Bonnefoy et Rousseau* on pourra bientôt avancer les propositions suivantes, qu'on devine dès maintenant. La relation dialectique, chez Bonnefoy, entre la présence et l'image, correspond à la relation, chez Rousseau, entre l'état de nature et l'état de société ; la guerre contre le concept occupe chez Bonnefoy la même position et joue le même rôle que la guerre, chez Rousseau, contre « les lettres et les arts » ; le pardon assuré au concept est venu chez Bonnefoy délivrer de tout ressentiment son projet de « poésie », comme la patience accordée à l'éducation, dans *l'Émile*, est venue chez Rousseau délivrer sa doctrine de tout primitivisme ; la conversion par Bonnefoy de sa nostalgie, et de son désir de retour, en une promesse dont le nom est « espoir », reconduit la conversion dont Rousseau a été capable, de sa propre nostalgie en une doctrine politique, dont le nom est « république » ; la notion de « nature » selon Bonnefoy — « la Nature, notre seul lieu »<sup>18</sup> — n'est pas différente de la notion de nature selon Rousseau, de sorte que l'histoire est pour l'un comme pour l'autre cette dé-naturation, dont le « concept » selon Bonnefoy accomplit la violence, comme le fait, selon Rousseau, la propriété privée ; l'« image » chez Bonnefoy est le nom du « théâtre » chez Rousseau ; la relation entre immédiat et représentation, ou entre présence et discours, est une reformulation par Bonnefoy du grand partage de la doctrine de Rousseau entre origine et opinion, ou enfance et société. Et ainsi s'expliquent encore deux thèses auxquelles souscrivent identiquement les deux auteurs, l'une et l'autre indispensables à l'économie de leur pensée respective.

L'une porte sur la langue française : c'est celle de l'absence d'accent, ou plutôt de la si grande faiblesse de l'accentuation des mots français, que cette langue en

---

<sup>16</sup> *L'Inachevable*, *op. cit.*, p. 172. Et voir la p. 173 sur « les prosateurs qui ont pris le relais de Rousseau. »

<sup>17</sup> « L'arbre au-delà des images », in Yves Bonnefoy, *Alexandre Hollan, Trente années de réflexions*, L'Atelier contemporain, 2016, p. 93.

<sup>18</sup> « La poétique de Mallarmé », *Le Nuage rouge*, 1977, p. 191.

serait, selon Rousseau, la moins propre à la musique, comme, selon Bonnefoy, la moins disposée pour l'acte poétique<sup>19</sup>. Mais il est frappant que cette appréciation partagée sur les rapports de la langue et du son conduit les deux auteurs à une seconde thèse commune, qu'ils élaborent l'un comme l'autre en suivant le même chemin de mythes herméneutiques, construisant par la fiction et par la songerie demi consciente cette même idée fondamentale qui les unit encore, d'une relation originaire entre l'invention du langage et l'invention de la musique. De même que Rousseau dans le *Discours sur l'origine des langues* a mêlé inextricablement le chant et la langue, le sonore et le parler, la naissance de l'interlocution et le plaisir vocal, et a rêvé dans une fiction heuristique dont le caractère conjectural est explicite l'idée géniale d'une intrication originaire entre musique et parole, — de même Bonnefoy, dans « L'Origine de la parole », en particulier dans « Sur les ailes de la musique », a attribué au langage et à la musique une même origine<sup>20</sup>. C'est que pour l'un comme pour l'autre le passé le plus lointain ne s'atteint que dans l'écoute d'une voix, ou de plusieurs voix qui chantent et, chantant, se parlent. D'où cette remarque capitale de Bonnefoy :

« Forme et son sont donc associés l'un à l'autre dans un échange sans fin, dont il serait même vain d'espérer déceler le premier moment : probablement sont-ils nés ensemble, au premier jour de l'humanité qui a d'emblée chanté autant que parlé, comme Rousseau l'a compris. »<sup>21</sup>

Sur ces fondements identiques il n'est pas étonnant que les deux écrivains aient travaillé à des formes analogues. Ainsi, puisque l'expérience immédiate de l'immédiat, ou, dans le lexique de Bonnefoy, de la *présence* — ou, dans celui de Rousseau, du *sentiment de l'existence* dans lequel la subjectivité se joint au tout du monde —, ne peut se donner qu'à un individu réel, à un « existant » dit Bonnefoy, à un « particulier » dit Rousseau, il est nécessaire que sa recherche par le projet poétique — ou politique — passe par l'autobiographie, le récit singulier de l'enfance individuelle formant la seule voie d'accès à cette expérience qu'il s'agit de répéter. De même que chez Rousseau

---

<sup>19</sup> Rousseau, *Lettre sur la musique française*. Bonnefoy, *L'Inachetable*, *op. cit.*, p. 151 sq.

<sup>20</sup> Voir ces textes dans *Rue Traversière et autres récits en rêve*, « Poésie / Gallimard », 1992.

<sup>21</sup> « La parole poétique », in Cahier de L'Herne, *Bonnefoy*, p. 297. Voir aussi « Mallarmé et le musicien », in *Yves Bonnefoy, Poésie, peinture, musique*, 1995, p. 11. Et Béatrice Didier, « Yves Bonnefoy : Le rêve de la musique et Mozart », in *Yves Bonnefoy, Lumière et nuit des images*, 2005, p. 172-173.

l'autobiographie, plutôt qu'une entreprise d'autojustification, est une phénoménologie de la subjectivité comme vie, et une description de la vie comme sentiment de sa plénitude, de même l'autobiographie chez Bonnefoy, bien plutôt qu'un quelconque récit de soi, est une généalogie de la conscience poétique, et, par suite, une phénoménologie de l'émotion de la présence. Les deux projets autobiographiques procèdent des mêmes présupposés doctrinaux, des mêmes exigences internes au cheminement des œuvres, et d'analogues découvertes des deux adultes qui se souviennent de leur enfance, et des deux enfants mémorieux. Et c'est donc jusqu'aux derniers livres qu'il faudra mener cette comparaison entre les deux œuvres, c'est-à-dire jusqu'à ce fait, en lui-même extraordinaire, que ces derniers testaments : *Les Réveries* d'un côté, *L'Écharpe rouge* de l'autre, *existent* en effet, et sont l'un comme l'autre des clarifications récapitulatives, des remontées ultimes de la conscience de soi, des *pas gagnés* d'une même dernière sagesse, dont la composition ici et là aussi tremblée que loyale, aussi vulnérable qu'assumée, en fait de fraternels sommets de la prose française, qui se tiennent ensemble et s'entretiennent réciproquement devant la mort.

Puis, après avoir fait valoir ce que Bonnefoy doit à Rousseau, ce qui de celui-ci se retrouve en celui-là, il faudra faire valoir, inversement, ce que Rousseau (du moins ce « Rousseau » que nous pourrons alors redécouvrir) devra à Bonnefoy (à ce « Bonnefoy » que sa compréhension comme *disciple de Rousseau* aura débusqué). On gagnera alors à considérer comme des *récits en rêve* tel ou tel moment fictif dans l'élaboration doctrinale du rousseauisme. Récit en rêve, typiquement, est le deuxième *Discours*, qui ainsi perçu sera lisible à nouveau frais, non loin des *Tarabumaras* d'Artaud, de la *Grande Garabagne* de Michaux, ou de « L'Encore aveugle » dans *Les Planches courbes*. Récit en rêve, de même, *La nouvelle Héloïse* : une pastorale, mais une « gnose » (au sens de ce mot chez Bonnefoy), et qui d'être relue par ce truchement révélera Rousseau comme un poète — un *poète*, précisément, comme l'entend Bonnefoy : une conscience divisée entre représentation et incarnation.

*Jérôme Thélot*